

## Nature de feu – 2001/2002

En mars dernier, j'avais invité Reinhardt Radke au jury du FIFA. Il était le pionnier allemand du cinéma animalier à la ZDF, la principale chaîne de TV outre Rhin. Il officiait en compagnie de François Savigny, guide au Vénézuéla, et de mon amie Sue Lion, du Festival Wildscreen de Bristol. Comme il connaissait parfaitement le Kenya, je lui avais demandé des tuyaux pour savoir où filmer des nuées d'oiseaux sur un lac, dans un décor inhabituel, autre qu'un paysage de savane. Il me conseilla de suite le lac Bogoria, en précisant que j'aurai sans doute la chance d'y voir des babouins chasser des flamants roses, ce qui n'avait jamais été filmé ! Il savait juste qu'un américain s'y était rendu pour faire quelques clichés de ce nouveau comportement animal. Il m'a aussi informé qu'il allait parler de ma visite à son ami William, le chef ranger de Bogoria. Je me suis dit « Waouuuuu ! Ça, c'est pour moi ! ».

Aussi bien à l'aéroport de Roissy qu'à celui de Nairobi, mon cerveau s'est instinctivement calé en mode « vigilance ». Il règne partout un air de suspicion, de mal-être. J'avais réservé un 4X4 avec chauffeur à l'agence dirigée par Alan Root, le mythique producteur de « Survival Anglia » qui vit depuis longtemps au Kenya. Le chauffeur, c'est John, un homme en fin de carrière, qui assure les déplacements des cinéastes et photographes pro, en quête de reportages animaliers. Cheveux blancs tout courts, épars, John offre le regard agréable d'un bon grand-père tranquille, gentil, serviable, humble. On parle bien sûr du onze septembre. Il se dit inquiet, d'autant qu'il se souvient des attaques meurtrières du 7 août 1998 à Nairobi et Dar es Salam.

La route est truffée de nids de poule. Nous mettons plus de quatre heures pour couvrir les deux cents kilomètres de route jusqu'au lodge du parc de Bogoria. Je suis accueilli par William, le jeune chef des rangers, petit homme tout rond mais explosif, d'un dynamisme débordant. Ses phrases sont toutes ponctuées d'un superbe éclat de rire, très communicatif. Il m'explique que jusqu'à l'an dernier, les flamants roses ne se rassemblaient sur le lac Bogoria « que » par centaines de milliers. Mais cette fois, ils étaient plusieurs millions. Ils ont alors empiété sur les berges et en particulier sur le territoire des babouins. Ces derniers ont cherché à les faire fuir, puis se sont énervés pour finir par les attaquer et se rendre compte que leur chair avait bon goût. Aujourd'hui, la population de flamants a beaucoup diminué mais on voit encore des attaques de babouins, surtout à l'extrémité sud du lac.

John m'embarque en 4X4 pour une reconnaissance des lieux. Le soleil se lève à peine. L'arrivée sur le lac est époustouflante. On se gare pour marcher jusqu'à la scène qui s'offre à nous. Des geysers crachent des jets d'eau et de vapeur par dizaines jusqu'à cinq ou six mètres de haut. Des fontaines bouillonnantes expulsent de grosses bulles de boue qui explosent et tapissent la roche environnante. Le spectacle est déjà sublime, sur fond de ciel aux nuances de jaune et de rose, mais il prend une dimension particulière, envoûtante, avec les milliers de flamants qui se nourrissent dans ce décor de rêve. Le tumulte de leurs cris incessants se mêle aux multiples bruits qui remontent des entrailles de la terre. J'installe la caméra sur son pied et filme comme un malade, sous tous les angles, comme si j'avais peur que cette féerie soit éphémère ou même disparaisse, que ce ne soit qu'un mirage. Je n'en reviens pas. John sourit, ravi de me voir si heureux, et m'invite à continuer la visite. Nous roulons dans la vallée du Grand Rift africain, sur les failles et volcans formés par la séparation des plaques africaine, somalienne et indienne sur six mille kilomètres. De tous les grands lacs de la vallée, c'est celui de Bogoria qui connaît la plus forte activité volcanique.

Aucun grand fauve ne fréquente la région, mais on rencontre une faune variée. Dans la savane de la partie centrale du lac, les zèbres restent groupés. Le grand koudou armé d'une magnifique ramure en spirale pavane seul. Les aigles pêcheurs maraudent ou s'acharnent sur les restes d'une proie, souvent un flamant délaissé par un marabout repu qui repart de sa démarche de sénateur. Tout le long de la piste qui borde le lac, des nuées de flamants s'activent à filtrer l'eau salée pour ingurgiter des petits crustacés riches en carotène. Comme ils ne s'abreuvent que d'eau douce, on les observe en groupe innombrables à l'embouchure des petits ruisseaux qui se déversent dans le lac. Ils avancent presque en cadence, à petits pas, bien alignés en file indienne et boivent chacun leur tour pour repartir groupés.

La piste s'arrête bien avant la pointe sud du lac. On roule maintenant sur une formation rocheuse très torturée. J'ai l'impression de voguer sur une mer déchainée. La carlingue et les amortisseurs sont mis à rude épreuve. John, imperturbable, reste en première. On irait plus vite à pieds. La température dépasse déjà les trente degrés. Le 4X4 arrive sans encombre sur une clairière boisée d'acacias, verdoyante, fraîche. On descend là, puis on suit un petit cours d'eau qui se faufile sous une végétation plus dense. Les cris caractéristiques des flamants se précisent de plus en plus. On débouche alors sur le lac, sans sortir

des fourrés, accueilli par un flot rose grouillant et piaillant de toutes parts, à cinquante mètres de nous. Les oiseaux remontent lentement le cours du ruisseau pour boire. Soudain, ils rebroussement chemin comme un seul être en percutant ceux qui progressent en aval. Je découvre l'explication en voyant arriver un babouin sur la berge opposée, Il s'arrête, puis s'assied, fignant l'indifférence. La colonie reprend alors sa lente progression vers l'amont, et ce phénomène de marée se poursuit toute la matinée sans qu'un seul babouin ne puisse attaquer. La distance qui les sépare des flamants est trop importante. Je profite des moments d'accalmie pour chercher un endroit plus propice à l'observation. Je repère un petit promontoire assez proche de toutes les scènes d'action, légèrement dissimilé sous un arbre. On reviendra demain avec mon affût Quetchua, un sandwich et de l'eau, beaucoup d'eau.

En passant devant la zone volcanique, à l'aube du lendemain, je ne peux m'empêcher de refaire quelques vues. Ce matin, le décor n'est pas teinté des mêmes nuances, et j'ai plus de recul pour me concentrer et chercher des cadrages et des angles plus travaillés, plus artistiques. J'attache toujours une grande importance à l'esthétique des images. Chacune d'elle doit s'offrir tel un tableau.

Une bonne heure plus tard, je m'installe sous ma tente. John reste dans la clairière, près de la voiture. Je commence par filmer toutes les scènes observées la veille : les flux et reflux dans l'eau douce, les passages de babouins, soit en vues d'ensemble soit en gros plan pour saisir le détail des comportements. Les heures passent, le soleil chauffe la toile. Je suis confiné dans une véritable étuve, trempé de sueur. Mais je reste concentré sur la représentation qui se joue devant moi. Je dois rester vigilant en permanence. Je ne songe même pas à sortir le pique-nique de crainte de rater une scène. Tout peut se produire en quelques dixièmes de seconde. Soudain, un babouin approche vers un groupe de flamants isolés. Il longe la berge en regardant en l'air, l'air de rien, puis se met à courir. Les flamants se bousculent pour échapper à l'agresseur. Celui-ci accélère mais c'est peine perdue. Il arrête sa course et se rassied. L'attaque n'a pas abouti. Les oiseaux ont encore évité le pire. Mais satisfait d'avoir réussi à tout filmer, je m'accorde un peu de répit pour manger mon sandwich. Brusquement, une explosion de cris et des remous tumultueux agitent les eaux du lac. Instinctivement, j'active la caméra sans savoir où cadrer. Je vois alors le babouin sortir du lac en courant par bonds au milieu des flamants affolés, avec un des leurs dans la gueule. Je reste rivé sur l'objectif jusqu'à la fuite du babouin dans

le sous-bois. J'ai hâte de contrôler les rushes, mais je m'en veux d'avoir relâché mon attention. Le calme revient. Les attaques ratées se suivent et se ressemblent.

Je quitte Bogoria, riche de belles images et de beaux souvenirs avec John et William.

Le montage du film n'est toujours pas terminé au moment des fêtes de fin d'année. Je n'ai jamais manqué un Noël chez mes parents, excepté celui que j'ai passé à bord du Vendéen, à Toulon. Entre deux repas de famille, j'en profite pour peaufiner le commentaire et baptiser le film « Nature de feu », pour associer la couleur des flamants à l'activité volcanique au bord du lac. Je reste malgré tout insatisfait. Le plan séquence de l'attaque réussie est bien filmé mais il manque le départ de l'action. Le besoin d'un retour à Bogoria me tenaille, pour seulement dix secondes ratées. Je demande alors à Annie si l'aventure la tente.

Quinze jours plus tard, on embarque sur un vol de la KLM au départ d'Amsterdam. On se rend aux Pays-Bas la veille, en voiture. On va passer la nuit chez mon amie May Liem (cinéaste animalière indonésienne), qui habite un petit appartement au bord d'un des nombreux canaux de la ville.

John nous attend à l'aéroport de Nairobi. Heureux de connaître Annie, il est aux petits soins pour elle. Pour lui épargner les à-coups sur les nids de poule, il prend soin de contourner les obstacles...mais on arrive deux heures plus tard que prévu. William aussi est ravi de notre visite. On dine ensemble, quelque peu importuné par les moustiques. William nous donne un conseil, pour la nuit.

« Si les moustiques sont trop nombreux, vous faites une prière. S'il n'y en a qu'un, vous tendez le bras pour qu'il vienne... ». Il fait alors une bonne grimace en serrant les dents et fermant les yeux.

« ...Et vous attendez qu'il vous pique ! Il sera rassasié et vous serez tranquille toute la nuit ». Il éclate d'un fou-rire, qu'il transmet aussitôt à Annie.

En arrivant sur le théâtre des opérations, je constate que les flamants sont moins nombreux qu'en septembre. Ils s'exposent donc moins aux attaques. Par ailleurs, les expéditions au sud du lac sont périlleuses pour Annie. Ses vertèbres la font souffrir au point qu'elle doit rester au lodge pendant les séances de tournage. Je me résigne à oublier les attaques et préfère effectuer des sorties plus calmes pour qu'Annie profite pleinement de la beauté du site et de sa faune.

En recevant les inscriptions de films pour le prochain FIFA, je découvre « Gates of Hell » (aux portes de l'enfer), avec des images époustouflantes d'attaques de babouins à Bogoria. L'américain passé avant moi pour prendre quelques clichés n'était autre qu'un cinéaste de National Geographic Society...

Peu de temps après, un producteur de la BBC m'envoie un mail de la part de William pour récupérer certaines de mes images, afin de compléter un documentaire sur les primates pour la série « The Life of Mammals », présentée par Sir David Attenborough. Quel honneur !

Le film « Nature de feu » remporte un trophée au festival de Doué-la-Fontaine, dans le Maine-et-Loire. C'est une belle girafe en bronze nickelé de quarante centimètres de haut. Elle m'est remise par Pierre Gay, le directeur du bio-parc de Doué-la-Fontaine, Président des Zoos et Parcs Ecologiques Européens. Le parc est cité comme exemple dans le monde entier grâce à un fort engagement pour la biodiversité. Il finance une quarantaine de projets de protection d'espèces menacées, en impliquant les populations locales. Un des projets concerne la girafe du Niger. Les habitants se sont mobilisés pour gérer le projet. Pour trouver des fonds, ils fabriquent et vendent des sculptures de girafes en bronze. Euréka ! Me dis-je. Car il se trouve que la girafe est justement l'emblème animalier de la Somme, grâce à Lamarck, un des précurseurs de la théorie de l'évolution des espèces, né à Bazentin, un village très proche d'Albert. Le célèbre scientifique avait utilisé la girafe comme base de ses recherches. Je demande alors à Pierre, devenu un ami, de commander une quinzaine de girafes par an afin de récompenser les lauréats de nos prochains FIFA. Pierre participera au jury du FIFA 2005.

« Nature de feu » et « Juste avant » auront l'honneur d'être sélectionnés pour les Rencontres Nationales FFCV en compagnie d'un troisième film : « Au gré des sables ».